La synonymie au XVII^e siècle : une évolution conceptuelle et pragmatique

Gilles Petrequin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/pratiques/1297>

DOI : 10.4000/pratiques.1297

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2009

Pagination : 79-97

Référence électronique

Gilles Petrequin, « La synonymie au XVII^e siècle : une évolution conceptuelle et pragmatique », *Pratiques* [En ligne], 141-142 | 2009, mis en ligne le 20 juin 2014, consulté le 10 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1297> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.1297>

La synonymie au XVII^e siècle : une évolution conceptuelle et pragmatique

Gilles Petrequin

ATILF (CNRS/Nancy-Université)

Introduction

Les études traitant de la problématique de la synonymie avant le XVIII^e siècle sont relativement peu nombreuses au regard de celles concernant les deux siècles suivants ⁽¹⁾. Deux articles récents (Leclercq 2008 et Siouffi 2008) ont cependant rouvert le dossier et notre contribution s'inscrit dans le prolongement de ces études.

Replacée dans le vaste mouvement de réflexion linguistique qui caractérise indubitablement le XVII^e siècle, la synonymie se propose comme l'un des moyens, parmi plusieurs, mis en œuvre par les remarqueurs dans leur travail de « perfectionnement » de la langue française. Il convient cependant d'éviter toute illusion rétrospective qui, partant de l'étape finale d'un processus (disons Girard 1718), consisterait à considérer que l'évolution des réflexions menait nécessairement à l'émergence de ce qui devait s'imposer. Dans ce domaine, comme dans bien d'autres, le développement des phénomènes est loin d'être linéaire : des précurseurs existent, non immédiatement suivis d'émules, tandis que tard dans le siècle, des ouvrages perpétuent des conceptions déjà contestées des décennies plus tôt. Pour autant, il est possible de tracer entre le début et la fin du XVII^e siècle les grandes lignes d'une évolution conceptuelle dans le domaine de la synonymie, évolution qui prend sa source dans la remise en cause d'une pragmatique discursive.

1. *Déjà Malherbe vint...*

La conception de la synonymie qui se manifeste en 1645 dans le recueil d'Antoine de Montméran, *Synonimes et épithètes françoises*, peut être, à bien des égards, considérée comme classique. Bien qu'il revendique le mérite de la

(1) Voir en dernier lieu Berlan, F. – Bouverot D. (éds). *La synonymie en questions. Échanges entre les époques*. In : *Le Français moderne*. 2007/1.

nouveauté⁽²⁾, Montmérans met en œuvre une pratique cumulative de la synonymie démarquant les épithétaires du XVI^e siècle (e.g. La Porte 1571 ; cf. Hausmann 1982) : la finalité de l'ouvrage reste de nature toute pratique, qui est de fournir « pour la commodité de ceux qui composent en nostre langue des Liures, des Harangues & autres discours, en Prose ou en Vers » (*Préface*)⁽³⁾ un vaste répertoire de termes, classés par ordre alphabétique⁽⁴⁾. C'est cet usage rhétorique des synonymes qui va faire l'objet d'un vaste débat durant tout le XVII^e siècle, débat dont il importe de retracer les bases à la fois théoriques et idéologiques, la dimension linguistique n'étant, comme souvent au XVII^e siècle, qu'un des aspects du problème.

Leclercq (2008) a montré qu'une approche neuve de la synonymie s'était fait jour dès la fin du XVI^e siècle chez Gérard de Vivre (1569) ainsi que chez Pierre de La Noue (1618). Bien qu'aucune méthode proprement dite ne fût théorisée, il semble qu'une intuition de la synonymie lexicale apparaisse chez ces auteurs, qui cherchent à dégager les contextes propres à chaque synonyme.

Pour autant, il faut sans doute créditer Malherbe d'inaugurer la tradition des remarqueurs de l'époque classique, formulant des observations métalinguistiques généralisables en langue à partir de faits relevés dans un corpus littéraire défini. La « doctrine de Malherbe » est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire de la développer ici (cf. Brunot 1891 [1969]). Disons, pour la résumer, que Malherbe prône l'économie des moyens linguistiques (refus de l'*amplificatio* et de la *copia verborum*) et qu'il recherche, au prix parfois d'un certain prosaïsme, la clarté de l'expression. La recherche de cette précision lexicale passe à la fois par une réduction de la polysémie et par une différenciation sémantique des parasyonymes, ces deux aspects se complétant d'ailleurs. Plus, en effet, les lexèmes sont polysémiques, plus ils admettent entre eux des relations synonymiques par une forme de réticularité sémantique ; inversement, l'imposition de la monosémie, au nom du « terme propre », vise à établir une relation onomasiologique univoque pour chaque lexème et induit que la synonymie tend, en théorie du moins, à devenir l'exception. Il n'entre pas dans notre propos de nous demander s'il était légitime de la part de Malherbe d'analyser sur un plan purement synchronique un état de langue (celui de Desportes, 1546-1606) qui était déjà visiblement en partie désuet au moment où il le considérait, vers 1606. Sur ce point, Brunot, dans son commentaire, a fait justice de certaines des remarques de Malherbe, infondées si l'on replace les textes de Desportes dans leur contexte linguistique. Il reste que c'est la distance temporelle, volontairement ou inconsciemment négligée, qui permet souvent à Malherbe d'affirmer la perte de synonymie entre deux lexèmes, du fait même qu'ils ont perdu, au cours du temps, une partie de leurs acceptions.

Malherbe n'invente naturellement pas de toutes pièces la méthode qu'il utilise. Il est suffisamment au fait de la tradition philologique greco-latine pour avoir

(2) L'auteur affirme dans sa *Préface* (f° [a5 r°]) « Quant au Synonimes il n'y a personne iusqu'à present qui en ait fait aucun recueil des mots François, ce qui doit rendre cette œuvre d'autant plus recommandable : puis qu'on y rencontre une utilité qui ne se trouve pas ailleurs ».

(3) Le côté purement pratique de ce type d'ouvrage est reconnu et fustigé par Furetière (1690) : « Il y a des Dictionnaires d'épithètes & de *synonymes*, qui aident à faire des vers aux meschans Poètes » (s.v. *synonymes*).

(4) Cette compilation connut un succès commercial certain, ce dont témoignent au moins trois éditions de l'ouvrage (1645, 1650, 1658). On sait du reste que la finalité rhétorique des épithètes ne disparaîtra pas au siècle suivant et que le P. Daire publie encore en 1759 ses *Épithètes françaises* (cf. Berlan 1985).

assimilé le procédé de mise en évidence des *differentiae verborum*, des écarts sémantiques entre vocables proches par la considération des différents contextes syntagmatiques dans lesquels ils apparaissent. Il ne s'agit donc pas de savoir si Malherbe innove : ce qui nous importe ici, c'est de le voir appliquer systématiquement, soixante-dix ans avant les remarqueurs de la seconde moitié du XVII^e siècle, une analyse sémantique des synonymes par une forme d'étude distributionnelle.

Le commentaire sur Desportes offre ainsi de multiples exemples de déconstruction de la synonymie par la comparaison de la collocabilité de deux lexèmes apparentés ⁽⁵⁾, Malherbe faisant usage de diverses ressources métalinguistiques pour débusquer les fautes de Desportes contre la justesse de l'expression dans le domaine lexical.

Dans certains cas, c'est la mise en évidence de la différence entre actant animé et inanimé qui permet de montrer qu'un terme employé par Desportes l'a été mal à propos. Malherbe propose alors le mot juste à substituer à celui de Desportes. À propos du vers « Un bois que la nature avoit fait pour complaire » (*Im. Arioste* ; IV, 417) ⁽⁶⁾, Malherbe commente : « *Complaire* est une action qui ne convient qu'aux personnes ; il devoit user de *plaire* ». Ailleurs, Malherbe note la collocabilité différentielle de deux termes : « Et que d'une aile prompte, au travail continue » (*Hippolyte, Élégie* 3 ; IV, 309) appelle la remarque « *Continu au travail* est mal dit ; il faut dire : *assidu* ». De même, à propos du vers « Et quand la nuit à son aise il sommeille » est-il rappelé que « On ne *sommeille* point à son aise, mais on peut *dormir* à son aise » (*Bergeries* ; IV 449). Malherbe souligne, le cas échéant, les contextes d'emploi dans lesquels deux mots restent synonymes. À propos du vers « Et les autres flambeaux par le ciel reluisans » (*Élégie* I, 17 ; IV, 373), le critique observe : « Je trouve quelque différence entre *luire* et *reluire*. Les astres ne reluisent point ; le feu ny la chandelle. Il faut dire *luire* en ces lieux-là. L'or, l'argent et autres telles choses luisent et reluisent : l'un et l'autre se disent indifféremment ».

Assez souvent Malherbe fournit une définition qui appuie la différence sémantique qu'il relève entre deux mots que Desportes tenait pour des synonymes interchangeables. Le verbe *détrancher* dans le vers « Mais quand le fer cruel vient son pied détrancher » est condamné : « [...] il faut dire le simple *trancher*, et non le composé *détrancher*. Ce dernier signifie couper en morceaux » (*Div. Amours* ; IV, 440). De même au lieu de « J'ai fait planer les monts », « Il faut dire *aplanir*, et non *planer*. *Planer* est autre chose ; il se dit des oiseaux qui volent sans branler les ailes » (*Im. Arioste* ; IV, 410). Ou encore à propos de *sommeil* : « Les beaux yeux d'un berger de long sommeil touché », Malherbe note : « Il prend ici *sommeil* pour *somme*. Comme j'ai dit ailleurs, *sommeil* est desir de dormir, et *somme* est le dormir même » (*Div. Amours* ; IV, 425). On notera encore que Malherbe distingue, dès le début du XVII^e siècle, les verbes *consommer* et *consumer*, termes qui seront employés l'un pour l'autre jusqu'à la fin du siècle, malgré les mises en garde répétées des

(5) Nous ne citerons que quelques exemples, en ne retenant que ceux qui font l'objet d'un commentaire explicite de Malherbe. Dans bien des cas, en effet, il se contente de relever (par un *nota*) ou de souligner des termes, sans qu'il soit possible de savoir exactement ce que le critique voulait signaler.

(6) Nous citons le commentaire de Malherbe à partir de l'édition Lalanne (volume IV, dont nous indiquons la page). Les textes de Desportes sont identifiés par le titre du recueil dont ils sont tirés (*Imitation* d'*Arioste*, *Bergerie*, etc.) avec éventuellement le numéro du recueil (*Élégie* I, II) et celui du sonnet ou son titre.

remarqueurs ⁽⁷⁾ : concernant le vers « Si je veux de tout point mes charmes consumer » (*Élégie II, La Pyromance* ; IV, 384), Malherbe commente : « Il [Desportes] ne sait quand il faut dire *consumer* ou *consommer*. Il les met ordinairement en la place l'un de l'autre, comme ici *consumer* tient la place de *consommer* : *consommer les charmes, c'est-à-dire les parfaire* » (*et passim*, voir par ex. « consommer en mortelle tristesse », in *Diane I*, sonnet XV ; IV, 252).

Ajoutons pour finir, que Malherbe récuse également la pertinence des binômes synonymiques, qui n'ajoutent rien à l'expression poétique. Ainsi, à propos du vers « Comme on voit bien souvent une eau foible et débile », il a ce commentaire « [...] *foible et débile* est une même chose » (*Hippolyte, Stances 5* ; IV, 327). De même, quand Desportes écrit « Amour, trie et choisis [*sic*] les plus beaux de ces vers », il est repris par Malherbe : « l'un ou l'autre est superflu » (*Diane II*, sonnet I ; IV, 272) ⁽⁸⁾.

Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples. Ces notations de Malherbe permettent de mettre en évidence une méthode d'analyse tout à fait explicite de la spécificité des collocations : dans deux syntagmes les termes ne sont pas substituables l'un à l'autre, même s'ils peuvent être tenus, isolément, pour synonymes. À partir de ce constat, Malherbe dégage des sens contextuels, sens en discours, qui sont généralisables en langue : *somme* et *sommeil* sont en opposition paradigmatique, parce qu'il est évident qu'ils ne sont pas commutables syntagmatiquement. L'essentiel de la méthode qui sera appliquée dans la seconde moitié du siècle est donc déjà mise en œuvre par Malherbe qui en a bien perçu la fécondité. Il serait utile de chercher chez d'autres critiques du début du XVII^e siècle des traces de cette méthode. On notera par exemple que Deimier dans son *Académie de l'Art Poétique* (1610) avait aussi proposé de différencier deux synonymes, en s'appuyant sur leur distribution : « Veu que bien que la crainte & la peur soient vne mesme chose pour le sens, neant-moins à cause que les termes sont differens, on n'en vse pas tousiours à semblable phrase : Car on dit : *Cela faict que i'ay peur que telle chose n'arrive, Cela me donne crainte que, &c.* Et ainsi encore : *Vos discours me donnent crainte* » (1610 : 152). De tels exemples montrent que le mouvement de distinction des mots par leur contexte d'emploi est largement amorcé avant l'époque des remarqueurs.

Deux ans après le recueil de Montmérain paraissent les *Remarques* de Vaugelas (1647), rédigées durant les trois décennies précédentes. Sur le sujet des synonymes, les positions de Vaugelas sont loin d'être simples, d'autant qu'elles relèvent de conceptions qui sont autant historico-culturelles que linguistiques, visant à articuler l'usage et la raison (voir Fuchs 1979). Siouffi (2008 : 35-39) a rappelé les grands traits de la doctrine vaugelassienne d'un point de vue linguistique, mais il nous semble important de souligner le soubassement culturel qui sous-tend son acception de la synonymie.

Dans l'une de ses plus longues *Remarques*, intitulé *Synonimes*, Vaugelas prend la défense d'une pratique d'écriture qu'il dit avoir été attaquée récemment : « Je ne puis assez m'estonner de l'opinion nouuelle qui condamne les synonymes & aux noms & aux verbes » (1647 : 493*-494*). Développant ensuite son idée, Vaugelas

(7) Voir par ex. Vaugelas (1647 : 300-302) qui note à ce propos que Malherbe distinguait bien les deux mots.

(8) On note le même type de remarque à propos des « synonymes de phrases » ; ainsi le vers « Que mon teint pâle et mon visage blême », appelle le commentaire « *Visage blême* est superflu après avoir dit *le teint pâle* » (*Diane I* ; IV, 272).

prend la métaphore des peintres qui, dit-il, « ne se contentent pas souuent d'un coup de pinceau pour faire la ressemblance d'un trait de visage, mais donnent encore un second coup qui fortifie le premier, & rend la ressemblance parfaite. Ainsi en est-il des synonymes. [...] » (1647 : 494*). La métaphore est assez longuement filée et commentée, puis Vaugelas de conclure : « C'est pourquoy tant s'en faut que l'usage des synonymes soit vicieux, qu'il est souuent necessaire, puis qu'ils contribuent tant à la clarté de l'expression, qui doit estre le principal soin de celui qui parle ou qui escrit » (1647 : 493*-494*)⁽⁹⁾.

D'un point de vue linguistique, Vaugelas prend donc position en faveur des binômes synonymiques, utiles pour la « clarté de l'expression », quand le second élément possède une fonction métalinguistique, soit qu'il explicite ou qu'il spécifie le sens du premier élément du binôme⁽¹⁰⁾. Cet usage de l'itération à fonction métalinguistique procède d'un double héritage : celui des auteurs antiques, et celui des premiers traducteurs en français des œuvres de l'Antiquité (cf. Willems 2003), la fonction majeure du second élément du binôme étant de restreindre l'extension du premier terme, en augmentant sa compréhension par l'apport d'un sème restrictif (cf. Buridan 1980 : 10-13). Par la suite, notamment au XVI^e siècle, cet usage a été conservé par les écrivains composant directement en français, mais imitant le style des Anciens. Beaucoup de ces binômes ont eu alors tendance à se lexicaliser et, pour d'autres, à devenir réversibles, pour les besoins de la versification par exemple, de nombreux écrivains faisant un usage immodéré de ce qui est devenu un tour stylistique quasi automatique (Lorian 1973 : 84). Amyot, traducteur de Plutarque, et l'un des maîtres les plus admirés de Vaugelas, est représentatif de cette *copia verborum* et Vaugelas lui-même reconnaîtra que « c'est le défaut qu'on reproche au grand Amyot, d'estre trop copieux en synonymes » tout en remarquant que « nous deuons à ce défaut l'abondance de tant de beaux mots & de belles phrases, qui font les richesses de nostre langue » (1647 : 495*-496*). Vaugelas, négligeant (ou ignorant) le caractère quasi automatique et figé de la plupart des binômes synonymiques chez les auteurs du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle (ex. N. Coëffeteau), les crédite d'une double fonction : esthétique en tant qu'ils agrémentent le style (« ils servent d'ornement » [1647 : 494*]), et sémantique en tant qu'ils « contribuent tant à la clarté de l'expression » (1647 : 494*). Cette approche très positive repose en dernière analyse sur la constatation que, ce faisant, l'on applique à la langue française l'*usus scribendi* des meilleurs auteurs grecs et latins, modèles du bien écrire, dont il convient de s'inspirer : au début de sa Remarque *Synonyme*, Vaugelas condamnait l'« opinion nouvelle » en notant : « Outre que l'exemple de toute l'antiquité la condamne elle mesme, & qu'il ne faut qu'ouurir un liure Grec ou Latin pour la conuaincre, la raison mesme y repugne » (1647 : 494*).

(9) Vaugelas ne parle pas de sa seule autorité : il rappelle naturellement l'usage des Anciens, et cite ensuite deux exemples de Cicéron tirés du *De Senectute*, contenant les expressions *muneri ac dono*, et *aduersante & repugnante*.

(10) Cette analyse est reprise par La Mothe Le Vayer, qui est plus restrictif : « quand l'un ne signifie pas plus que l'autre, il faut s'en abstenir ; parce que s'ils ne sont alors tout à fait vicieux, il y a peu à dire. Mais [...] quand le dernier est plus significatif, ou qu'il sert à rectifier un sens equivoque du premier, ils sont fort bons, & demandent le pluriel en suite », in Streicher (1936 éd.) I, 426.

2. Les synonymes entre clarté et justesse d'expression :

Ménage contre Bouhours.

Les remarqueurs qui vont écrire dans la seconde moitié du XVII^e siècle, et qui s'inscrivent directement dans la lignée des observations de Vaugelas, vont adopter des positions divergentes sur le sujet des synonymes, avec ce paradoxe apparent que le disciple de Vaugelas, Bouhours, va condamner l'usage des synonymes, alors que Ménage, qui ne tenait pas Vaugelas en si grande estime, va les défendre.

La question des synonymes devient, en effet, dès les années 1670, l'un des thèmes de la polémique entre Bouhours et ses adversaires, notamment les Messieurs de Port-Royal et Ménage. L'attention métalinguistique des remarqueurs se légitime explicitement alors par la recherche de la *justesse*, terme qui, on le sait, figure au titre du traité de synonymie de Girard en 1718. En 1671 était paru le *Discours de la Justesse* de Méré. Essentiellement consacré à la « justesse du sens » (du raisonnement) ce texte fournit au moins une occurrence d'un emploi métalinguistique du terme *justesse* (peut-être le premier) : « Il (Voiture) avoit aussi beaucoup de negligence pour la justesse de l'expression et pour la pureté du langage » (éd. Boudhors, 103). La même année, Bouhours emploie également ce mot dans un sens métalinguistique, dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* : il se rencontre dans le panégyrique fameux que le Jésuite dresse du français parlé par Louis XIV : « Ceux qui ont l'honneur de l'approcher [*scil.* le roi], admirent avec quelle netteté, & avec quelle justesse il s'exprime. [...] tous ses termes sont propres, & bien choisis, quoy-qu'ils ne soient point recherchez... ».

Bouhours n'a cessé de condamner l'emploi des synonymes dès ses premiers ouvrages de critique (cf. Siouffi 2008). Compte tenu du poids de l'autorité de Vaugelas, qui s'était déclaré en leur faveur arguant de l'exemple des Grecs et des Latins, Bouhours se devait de contrer les arguments de son maître et de présenter des raisons convaincantes en faveur de l'abandon des tours synonymiques. C'est avec cet objectif que Bouhours défend, dans ses *Entretiens* de 1671, l'idée que la langue française, contrairement au grec et au latin, aime par-dessus tout la *brièveté*, ce qui condamne, *ipso facto*, les synonymes, les épithètes et les longues périodes :

« Elle [la langue française] prend plaisir à renfermer beaucoup de sens en peu de mots. La brièveté lui plaît & c'est pour cela qu'elle ne peut supporter les périodes qui sont trop longues, les épithètes qui ne sont point nécessaires, les purs synonymes qui n'ajoutent rien au sens, & qui ne servent qu'à remplir leur nombre. En quoi elle est beaucoup plus exacte que la langue Latine mesme, qui ne hait pas les synonymes, ni les longues périodes : & en cela elle est aussi bien différente de la langue Grecque, qui outre les synonymes, & les longues périodes, a tant d'épithètes inutiles, & tant de particules superflues » (*Entretiens* 1671 [in-4°] : 61).

Bouhours n'aura de cesse, dans tous ses ouvrages, de s'attaquer à l'usage des binômes synonymiques qu'il relève essentiellement chez ses ennemis jansénistes. C'est ainsi que dans ses *Doutes*, publiés en 1674, Bouhours revient sur le même sujet, développant l'argument appelé à faire fortune chez les néo-synonymistes : les « purs synonymes »⁽¹¹⁾ ou les « synonymes inutiles » nuisent à la *justesse* de l'expression : « Ne pourroit-on pas compter les Synonymes inutiles entre les fautes

(11) Voir « Pour moy, Messieurs, je vous avouë franchement que je ne puis souffrir ces Synonymes tout purs, qui n'ajoutent rien au sens ; qui ne servent qu'à remplir ou à étendre les périodes [...] » (*Doutes* 1674 : 245).

qui se commettent contre la justesse ? J'entens par les Synonymes inutiles, ceux qui ne contribuent, ni à la clarté de l'expression, ni à l'ornement du discours » (*Doutes* 1674 : 241-242)⁽¹²⁾. Et Bouhours de citer plusieurs textes contenant des synonymes vicieux, parmi lesquels les doublets suivants : « avec tout le contentement & la satisfaction »⁽¹³⁾, « les bornes & les limites »⁽¹⁴⁾, « ce flambeau & cette lumière »⁽¹⁵⁾, « quels pleurs & quelles larmes »⁽¹⁶⁾, « réduits en cendre & en poussière »⁽¹⁷⁾.

Mais, là encore, quelles que soient les justifications linguistiques données par Bouhours, il est important de ne pas occulter la dimension culturelle, voire idéologique, de sa position. Se souvenant que Vaugelas avait appuyé son opinion sur l'exemple des Anciens, le Jésuite prend soin de revenir sur cet argument développant de nouveau l'idée que la langue française n'a pas le même génie, pour ainsi dire, que les langues anciennes : « Je sçay bien que les Auteurs Grecs & Latins sont remplis de ces sortes de Synonymes ; mais nostre Langue n'est-elle pas à cet égard plus exacte que la Greque & que la Latine ? » (1674 : 243). Bouhours se place ainsi résolument dans le parti des Modernes, celui qui affirme que le siècle de Louis le Grand peut rivaliser avec l'Antiquité, y compris sur le plan linguistique. Ce débat idéologico-linguistique, qui met la langue royale sur le même plan que les langues anciennes, s'inscrit donc plus largement dans la grande querelle des Anciens et des Modernes qui va agiter les trente dernières années du XVII^e siècle, et dont l'une des étapes majeure est l'ouvrage de F. Charpentier, *De l'excellence de la langue françoise* (1683), dont tout un chapitre est d'ailleurs consacré à prouver que l'idiome national peut être aussi précis et bref que le latin (1683, II, chap. XLV, p. 1058 *sqq.*).

C'est cet arrière-plan culturel de rivalité linguistique avec l'Antiquité qui explique en partie que Gilles Ménage ait pris fait et cause en faveur des synonymes. Ménage répond au Jésuite dès les premières pages du premier tome de ses *Observations*, paru en 1676 :

« Il [Bouhours] dit dans son livre des Doutes sur la Langue Françoise, proposez à Messieurs de l'Académie par un Gentilhomme de Province [...] que *cendre & poussière*, en cet endroit de la Traduction des Homélies de S. Jan Chrysostome de M. de Sassy, *Quoyque les cors après la mort soient réduits en cendre & en poussière* est un synonyme vicieux. Je ne suis pas de l'avis de nostre Grammairien. Et tant s'en faut que je trouve dans cette expression un synonyme vicieux, que j'y trouve au contraire de la beauté & de l'érudition : le mot de cendre nous faisant souvenir des cors qui sont bruslez, & celui de poussière de ceux qui sont inhumez » (1676 : 7-9, chapitre 3).

Et de citer ensuite le passage grec de St. Jean Chrysostome, mis en parallèle avec d'autres textes latins et grecs, y compris tirés de l'*Ancien Testament* où, preuve ultime, le même doublet *cendre et poussière* se rencontre. Ce qui est donc nié ici par

(12) Pour plus de détails sur les analyses de Bouhours (1671, 1674, 1675 et 1692), on se reportera à Siouffi (2008).

(13) « J'ay leû vostre lettre avec tout le *contentement & la satisfaction* que l'on doit recevoir » (Lettre de Voiture).

(14) « [Vous avez étendu] presque à l'infini les *bornes & les limites* de l'éloquence de vostre maison » (Costar, *Défense de Voiture*).

(15) « Que seroit-ce donc, si vous n'aviez pas allumé ce *flambeau & cette lumière*, pour nous encourager à nous [*sic*] suivre ? » (Sacy, *Imitation de JC*).

(16) « Quels *pleurs & quelles larmes* ne répandent-ils point pour se delivrer des reproches de leur conscience ? » (Port Royal, *Homélie de St J. Chrisostome*).

(17) « Quoy-que les corps, après la mort, soient réduits en *cendre & en poussière* » (Port Royal, *Homélie de St J. Chrisostome*).

Ménage c'est que l'on ait à faire à un doublet synonymique redondant : les deux mots *cendre* et *poussière* ne renvoient pas à la même réalité extralinguistique : la *cendre* des cadavres brûlés d'une part et la *poussière* des corps qui se sont décomposés naturellement. Autrement dit, la critique de Bouhours porte à faux : il existe bien une nuance précise entre les deux termes accolés, ceux-ci n'étant pas synonymes, ni en discours, ni en langue.

Ménage revient sur la question dans le second tome de ses *Observations*, au chapitre XXI, qui porte précisément le titre de « Synonymes » (1676 : 47). À cette occasion, il fait mention de l'opinion de Vaugelas : « Mr. De Vaugelas a fait une belle Remarque en faveur des synonymes, & à laquelle je n'ay rien à ajouter que ce mot de Quintilien : *Potest adscribi amplificationi congeries quoque verborum ac sententiarum idem significantium. Nam etiam si non per gradus ascendant, tamen velut acervo quodam allevantur* »⁽¹⁸⁾. Ménage se place donc ici résolument sur le plan de l'usage rhétorique des synonymes, renouant avec l'héritage gréco-latin que Bouhours révoquait. Mais le remarqueur ne s'en tient pas à cet aspect de la question, conscient que les critiques du Jésuite ont une implication linguistique plus large. Après avoir rapporté les propos de Bouhours (*Doutes* 1674 : 245, cf. note 11), puis fait une digression sur une citation du Cardinal Palavicin, Ménage poursuit (1676 : 48) : « Mais pour revenir aux synonymes, le P. Bouhours reprend, comme un synonyme vicieux, *pleurs & larmes* en cet endroit de la Traduction des Homélies de S. Jan Chrysostome de M. de Sassy : *Quels pleurs & quelles larmes ne répandent-ils point, pour se délivrer des reproches de leur conscience ? [...]* ». Et d'évoquer alors le témoignage de Marot, celui du poète latin Ennius, de Sénèque, avant de conclure : « Le mot de *pleurs* dit plus que celui de *larmes*. Il signifie des larmes abondantes, avecque crieries & gémissemens ». Ménage propose donc une distinction sémantique entre les *larmes*, simples épanchements des glandes lacrymales, et les *pleurs*, qui sont une effusion lacrymale accompagnée de manifestations vocales plus ou moins bruyantes. Là encore, il ne nous importe pas de savoir si Ménage a raison de chercher à voir des nuances dans une formule qui était vraisemblablement figée dès l'époque de Marot, mais bien plutôt de noter le soin qu'il prend de distinguer sémantiquement deux mots perçus généralement comme de « purs synonymes ».

Le dernier exemple que nous citerons est celui du doublet *bornes et limites*, relevé par Bouhours (1674 : 242) dans Costar. Ménage prend aussi sa défense au chapitre CXXVI du second tome de ses *Observations* (1676 : 450) :

« Le P. Bouhours [...] met ces deux mots au rang des synonymes inutiles, dans cet endroit de la Défense de Voiture de M. Costar : [...] *les bornes & les limites de l'éloquence de vostre nation*. M. de Sassy a dit demesme, au chapitre dernier de sa Traduction de l'Imitation de Jésus-Christ : [...]. Et les Latins ont dit aussi demesme *fines & terminos*. Cicéron : *Certos mihi fines, terminosque constituam*⁽¹⁹⁾ [...] Tout cela est très bien dit. *Bornes*, c'est la marque des limites ».

(18) « On peut faire encore entrer dans l'amplification l'accumulation de mots et de pensées signifiant la même chose. Car, bien qu'elle ne constitue pas une gradation ascendante, la portée ne s'en trouve pas moins accrue, pour ainsi dire, par cet amoncellement », Quintilien, *Inst. Or.* VIII, 4, 26 (traduction J. Cousin, « Belles Lettres »).

(19) Le passage complet est celui-ci [*Pro Quinctio* X, 35] : « Tu id semper facis, quia semper potes, ego in hac causa faciam, propterea quod in hac videor posse facere ; quod tibi natura dat ut semper possis, id mihi causa concedit ut hodie possim. Certos mihi fines terminosque constituam, extra quos egredi non possim, si maxime velim, ut et mihi sit propositum, de

On notera de nouveau la référence aux modèles antiques (Cicéron), et la proposition de distinction sémantique entre *borne* et *limite*⁽²⁰⁾.

Ainsi, Ménage, prenant le contre-pied de Bouhours, et développant ce qui n'était qu'implicite chez Vaugelas, cherche à actualiser l'usage des doublets, condamnés par le Jésuite comme « synonymes inutiles ». Pour ce faire, Ménage déconstruit les doublets synonymiques, qui perdent alors leur nature de syntagme plus ou moins figé, au profit d'une différence sémantique qu'il met en évidence à cette occasion.

L'attention portée aux binômes synonymiques s'élargit parallèlement à la problématique de la synonymie elle-même. Alors que dans le cas des binômes, Bouhours postulait l'existence de « Synonimes tout purs » (1674 : 244), — dont il dénonçait l'inutilité —, il va s'attacher, reprenant, sans doute sans le savoir, la méthode utilisée par Malherbe, à mettre en évidence, par la comparaison des contextes d'emploi, les distinctions de diverses natures (connotatives, dénotatives, distributionnelles) qui existent entre des termes tenus pour synonymes, contribuant ainsi à établir l'idée qu'il n'existe pas, en langue, de véritables synonymes (cf. Siouffi 2008). De sorte que, dès le milieu des années 70 du XVII^e siècle, et grâce à l'effort conjoint, bien qu'opposé, de Bouhours et de Ménage, sont généralisés à l'ensemble de la langue (et non plus simplement à l'échelle d'un corpus, comme chez Malherbe), les méthodes d'analyse qui seront conceptualisées au début du siècle suivant.

Ainsi, vers 1674-1676, *la justesse de la langue française*, idéal linguistique poursuivi par tous les acteurs en lice, induit deux impératifs contradictoires : soit d'un côté que l'on renonce à l'emploi des binômes synonymiques parce qu'ils forment redondance (Bouhours) ou, de l'autre, que l'on continue, au contraire, d'en user, pour la raison qu'il n'y a pas de véritables synonymes (Ménage), Bouhours démontrant par ailleurs, lui aussi, que les vrais synonymes sont rares.

3. Synonymie et pratique définitoire dans la lexicographie française de la fin du XVII^e siècle

Après avoir passé, trop rapidement, en revue l'évolution des idées sur la synonymie au XVII^e siècle, il est temps de nous demander ce qui est passé de ces considérations de Vaugelas, de Bouhours et de Ménage, dans le *Dictionnaire françois* de Richelet (1680) mais aussi, accessoirement, dans les deux autres grands dictionnaires monolingues de la fin du siècle, celui de Furetière (1690) et celui de l'Académie (1694).

Dès les origines de la lexicographie, c'est-à-dire dès l'époque des gloses textuelles du Haut Moyen Âge, la synonymie est employée comme procédé explicatif des lemmes ; autrement dit, l'usage des synonymes est aussi ancien que l'existence de la lexicographie elle-même. Cela ne signifie pas que les glossairistes n'aient eu conscience du caractère quelque peu artificiel de ce mode de traitement lexicographique.

Dans les grands monolingues de la Renaissance, il est certain que les

quo dicam, et Hortensius habeat exposita, ad quae respondeat, et tu, C. Aquili, iam ante animo prospicere possis, quibus de rebus auditurus sis ».

(20) Girard opposera *bornes* et *termes* (1718 : 28) : « Les Bornes empêchent d'aller plus loin : Le Terme est le but où l'on peut aller ».

lexicographes qui font usage des gloses synonymiques savent qu'il s'agit d'une sorte de convention : le lexème qui est donné comme synonyme du lemme est considéré abstraitement, du seul point de vue de ses sèmes principaux. Nous avons à faire à des « synonymes lexicographiques », c'est-à-dire qu'est mise en œuvre une sorte de traitement métalinguistique conventionnel, que vient nécessairement compléter la longue litanie des exemples philologiques, qui illustrent l'usage du lemme en discours, ce qui permet d'en expliciter les potentialités linguistiques. La liste des exemples où le lexème d'entrée est en mention permet donc de distinguer les nuances de sens qui ne sont pas prises en charge par la glose synonymique, d'attester des différences distributionnelles et, éventuellement, toutes les nuances variationnelles propres au diasystème.

Cette pratique par glose synonymique est encore largement utilisée par les dictionnaires du XVII^e siècle, mais elle tend de plus en plus à laisser place à d'autres pratiques définitionnelles, qui deviennent en réalité majoritaires, notamment dans le *Dictionnaire françois* de Richelet, comme nous avons eu l'occasion de le montrer par ailleurs (cf. Petrequin 2009 : 393-539).

Avant d'aborder plus précisément la trace qu'ont laissée les notations des remarqueurs synonymistes dans le *Dictionnaire françois*, il n'est pas inutile de voir quel est le discours théorique que tiennent les trois principaux dictionnaires de la fin du XVII^e siècle sur le sujet.

Richelet, pour commencer par le premier ouvrage paru, témoigne d'une conception floue de la synonymie en générale. L'article *sinonime* de la première édition de 1680 du *Dictionnaire françois* est pour le moins succinct :

« Sinonime, *adj.* Terme qui vient du Grec & qui se dit des mots dont l'un signifie la même chose que l'autre. [Honte & pudeur sont des mots *sinonimes*, ou *aprouchans*.]

Sinonimes, *s. m.* Mots, ou phrases sinonimes. [Les *sinonimes* sont nécessaires, mais il n'en faut pas abuser.] »

Quelques remarques s'imposent. Richelet, qui s'inspire — tacitement — de Vaugelas, ne distingue pas formellement les *synonymes* des *aprouchants* : un lecteur non prévenu en tire la conclusion que ces deux termes techniques sont eux-mêmes synonymes, alors que Vaugelas s'était employée à marquer une différence ⁽²¹⁾. On observe ensuite que Richelet, en 1680, semble en faveur de l'emploi des synonymes : « Les *sinonimes* sont nécessaires, mais il n'en faut pas abuser ». Il paraît se situer dans la lignée de Vaugelas plutôt que dans celle de Bouhours, beaucoup plus restrictif comme nous l'avons vu. Il est difficile de savoir si par *synonymes* Richelet désigne les binômes synonymiques, mais cela est probable dans la mesure où sa source est manifestement les *Remarques* de Vaugelas (1647 : 494*) ⁽²²⁾, et que ce dernier fait référence à cette pratique.

(21) Voir Vaugelas (1647 : 215-216) : *aimer* et *chérir* sont synonymes car ils désignent les différentes espèces d'un même genre, *aimer* et *révérer* sont *aprouchants* car « ils tendent à mesme fin », tandis que *bien* et *honneur* sont équipollents, car ils sont dans le rapport hyperonymique du genre et de l'espèce (1647 : 50-51). On notera du reste que le terme *aprouchant*, dans cet usage métalinguistique, est un mot caché dans le *Dictionnaire françois* : il n'est pas repris à la nomenclature avec une définition correspondante.

(22) « C'est pourquoy tant s'en faut que l'usage des sinonimes soit vicieux, qu'il est souuent necessaire [...]. Que si les sinonimes sont souuent necessaires, autant de fois qu'ils le sont... ».

Furetière (1690), pour sa part, semble plus réservé, encore qu'il ne prescrive rien : « Synonyme. *adj. m. & f.* Mot qui signifie la même chose qu'un autre. Voilà deux diction, deux termes *synonymes*, qui ne disent pas plus l'un que l'autre. [...] ».

Dans son édition de 1693 (II, 329), Richelet semble à son tour infléchir sa position en étant plus restrictif ; l'article *sinonimes* est ainsi complété : « ...Les *sinonimes* sont nécessaires, mais il n'en faut pas abuser. Il faut, pour être supportables, qu'il[s] encherissent les uns sur les autres, ou que les derniers éclaircissent les premiers » ⁽²³⁾. Est donc recommandée soit l'observation du principe de gradation (la *gradatio* des rhétoriciens latins), soit celle du principe de la précision métalinguistique apportée par le second élément du couple synonymique. L'usage rhétorique des synonymes n'est donc pas remis en cause, et rien n'est dit du problème de l'existence ou non des « synonymes parfaits » en langue. On sait qu'il faut attendre le dictionnaire académique (1694) pour voir apparaître deux notations précises sur ce point : d'une part dans la *Préface* :

« Outre la Definition ou Description de chaque mot, on y a adjousté les Synonymes, c'est à dire les mots qui sont de mesme signification ; sur quoy on croit devoir avertir que le Synonyme ne respond pas tousjours exactement à la signification du mot dont il est Synonyme, et qu'ainsi ils ne doivent pas estre employez indifferemment l'un pour l'autre » (1694 : *Préface*, f° [a iv – e i r°]).

D'autre part à l'article correspondant (nous soulignons) :

« Synonyme. *adj. de t. g.* Qui a mesme signification qu'un autre mot. *Espée est synonyme de glaive. aimer & cherir sont mots synonymes, sont termes synonymes, sont synonymes.*

Il est aussi subst. *Peur est le synonyme de crainte. craindre & redouter sont deux synonymes. cet Auteur se sert trop de synonymes. il ne faut pas tousjours bannir les synonymes. il n'y a point de synonymes parfaits* ».

Concluons donc ce rapide survol que d'un point de vue strictement conceptuel Richelet (pas plus que Furetière) ne retient rien des critiques théoriques de Bouhours. Le texte de l'article du *Dictionnaire françois* se contente de démarquer Vaugelas, et l'on peut légitimement s'étonner que Bouhours, collaborateur du *Dictionnaire* de Richelet, n'ait pas laissé son empreinte sur un sujet qui lui tenait à cœur. Seule l'Académie entérine la prise de conscience du fait qu'il n'existe pas de synonymes parfaits.

Qu'en est-il, maintenant, de la pratique lexicographique de Richelet concernant les synonymes⁽²⁴⁾. A-t-il enregistré, dans sa microstructure, les notations sémantiques distinguées aussi bien par Vaugelas, Bouhours et Ménage ? Fait-il usage des outils d'analyse mis en œuvre par les remarqueurs pour différencier les para-synonymes ?

(23) Il est très probable que l'on ait ici une influence de l'ouvrage d'Andry de Boisregard (1689 : 656-657) qui avait écrit « Les mots *Synonymes* ne sont bons en François que lors qu'ils encherissent sur d'autres ou qu'ils les éclaircissent ».

(24) Les synonymes sont naturellement utilisés par Richelet comme outils définitionnels. Nous n'abordons pas ce sujet dans la mesure où le *Dictionnaire françois* ne présente aucune originalité par rapport aux autres dictionnaires. Il va sans dire, en outre, que le *Dictionnaire françois* n'évite pas les écueils de la glose synonymique, notamment la circularité : ex. « Châtiment, *s. m.* Punition » et « *Punition, s. f.* Prononcez *punicion*. Châtiment ». (voir Petrequin 2009 : 456-459). Le même traitement se rencontre dans le *Dictionnaire de l'Académie*.

Nous prendrons pour premier exemple la paire synonymique *pleurs/larmes*, déjà rencontrée chez Bouhours et Ménage. Richelet ne reprend pas la différence sémantique notée par les remarqueurs, mais signale une différence d'emploi à propos de *pleurer* :

« Larme, *s. f.* Eau qui tombe des yeux causée par la tristesse, par la douleur, par le rire ou par la joie. »

« Pleurs. Ce mot est *masculin* & n'a point de singulier. Il signifie *larmes*, eau qui tombe des yeux parce qu'on est affligé, ou quelquefois quand on est dans la joie & à force de rire. [.../] On ne dit pas *des pleurs de joie*, quoi qu'on dise *pleurer de joie*, mais on dit *des larmes de joie* »⁽²⁵⁾.

Dans cet ordre d'idée, on peut aussi citer l'exemple de la répartition d'emploi des termes de monnaie *franc*, *livre* et *vingt sous*. Ces « mots purement synonymes », qui renvoient au même référent extralinguistique (ils désignent la même somme d'argent), avaient fait l'objet d'une longue observation de Bouhours dans ses *Remarques nouvelles* (1675 : 101-103) ; Richelet distingue également soigneusement leurs contextes d'emploi respectif :

« *Franc*, *s. m.* Vingt sous, livre. On ne dit pas *un franc*, mais *vingt sous*. On ne dit pas *deux francs*, mais *quarante sous*. On ne dit pas *trois francs*, mais *un écu*. On ne dit pas non plus *cinq francs*, mais *cent sous*. Hors de là on dit *franc* pourvu que le mot de *franc* ne soit suivi d'aucun autre nombre. [Ainsi dites, cela me coûte quatre francs, six francs. Mais si vous ajoutez quelque nombre comme cinq ou dix &c. vous vous servirez du mot de *livre* au lieu de *franc* & direz j'ai acheté cela quatre livres cinq sous, sept livres dix sous, & non pas *quatre francs cinq sous*. Il a acheté sa charge dix mille francs. Un sac de mille francs.] ».

On cherche en vain dans le *Dictionnaire françois*, au sein d'un même article, des oppositions sémantiques explicitement marquées entre des termes synonymes dénotés comme tels. En revanche, en reconstituant des familles sémantiques, en rapprochant les articles de mots tenus pour synonymes par les remarqueurs, on observe que de nombreuses nuances contrastives sont intégrées aux définitions. Ces notations, pour les plus explicites d'entre elles, sont le plus souvent empruntées aux *Remarques* de Vaugelas, signe supplémentaire de l'influence de cet ouvrage sur les rédacteurs du *Dictionnaire françois*.

Soit le couple *fureur/furie* : Richelet présente l'opposition sémique suivante :

« *Fureur*. Ce mot marque l'agitation du dedans, & il signifie *transport plein de colère & de rage*. [Le lion se lance en *fureur*, *Vau. Rem.* S'exposer contre un peuple en *fureur*, *Ablancourt.*] »

« *Furie*, *s. f.* Ce mot marque les violentes actions du dehors & il se prend en mauvaise part. [La *furie* des bêtes farouches, *Vau. Rem.* Donner de *furie* sur l'ennemi, *Ablancourt.*] »

On notera ici à la fois le parallélisme rédactionnel entre les deux articles « ce mot marque » mais aussi un certain déséquilibre dans la définition : il est en effet possible d'isoler la définition de *fureur* : « un transport intérieur de colère », il est plus difficile de donner une définition de *furie* « les violentes actions du dehors » ne

(25) Cette dernière notation permet de mieux apprécier l'emploi oxymorique que Pascal fait du mot *pleurs* dans son *Mémorial* (1654) : « Joie, joie, Joie, pleurs de Joie ».

donnant pas vraiment un sens satisfaisant. Il est évident que ces deux articles ont été rédigés ensemble, qu'ils fonctionnent ensemble (si l'on peut dire) dans la mesure où ils se complètent visiblement en s'opposant.

La structure particulière de ces deux micro-articles, et leur interdépendance, s'expliquent par le fait que le *Dictionnaire françois* adapte ici, sur le plan du traitement lexicographique, le contenu d'une *Remarque* de Vaugelas :

« *Fureur, furie*. Qvoy que ces deux mots signifient vne mesme chose, si est-ce qu'il ne les faut pas tousjours confondre, parce qu'il y a des endroits, où l'on vse de l'un, que l'on n'vseroit pas de l'autre. [...] Il semble que le mot de *fureur*, denote dauantage, *l'agitation violente du dedans* & le mot de *furie*, *les actions violentes du dehors*. Il y a aussi cette difference, que *fureur* se prend quelquefois en bonne part, comme *fureur poëtique* [...] & *furie*, se prend ordinairement en mauuaise part » (1647 : 446).

Vaugelas n'avait pas donné, à proprement parler, de définition de l'idée commune aux deux lexèmes, n'ayant fait que mettre en évidence leur différence sémique : l'un dénote davantage *ceci* (une agitation intérieure), l'autre dénote davantage *cela* (une action au dehors)⁽²⁶⁾. Richelet (ou l'un de ses collaborateurs) a construit deux articles à partir de la *Remarque* de Vaugelas : le membre de phrase « *transport plein de colère & de rage* » est l'« idée principale » commune aux deux synonymes, qui doit être complétée par des « idées accessoires » (selon la terminologie qui sera adoptée par Girard), les sèmes secondaires : « une agitation intérieure » dans le cas de *fureur*, et « une manifestation extériorisée » dans le cas de *furie*⁽²⁷⁾. Il note enfin la « justesse d'emploi » (toujours pour citer Girard) qui est le contexte pragmatique d'emploi : « il se prend en mauuaise part ». Nous avons bien à faire, chez Vaugelas comme chez Richelet, à une analyse contrastive, qui se situe à un triple niveau sémantico-pragmatique, les lexèmes qui partagent l'idée principale contrastant par leur dénotation et leur restriction d'emploi au sein du diasystème⁽²⁸⁾.

Notons que la définition proposée par Furetière (1690) pour ces deux mêmes mots est beaucoup moins contrastive : pour lui les deux termes sont plus étroitement synonymes : « *Fureur*. Emportement violent causé par un dereglement d'esprit & de la raison. [...] » ; « *Furie. s. f.* Passion violente de l'ame qui la transporte, qui outre sa colere. En ce sens c'est la même chose que *Fureur*. Il est dangereux dans sa *furie*, quand il est entré en *furie*. ». Quant à l'Académie (1694), ses définitions ne permettent pas d'opposer véritablement les deux substantifs sur le plan sémantique⁽²⁹⁾.

(26) Bien que le mot *synonyme* ne soit pas employé par Vaugelas, nous avons ici la manifestation du schéma aristotélicien de la synonymie : la signification des deux termes est liée dans le cadre d'une structure générique commune : ils possèdent une communauté de sèmes génériques (un état de violence psychologique), mais ils diffèrent par des dénotations spécifiques secondaires (au dedans/au dehors).

(27) L'opposition intérieur/extérieur comme sème secondaire sera aussi utilisée par Girard, par exemple pour contraster *tranquillité* et *paix* : « La Tranquillité regarde le dedans ; elle regne où il n'y a point de trouble : La Paix regarde le dehors ; elle est où la guerre n'est point. » (1718 : 201-202).

(28) Pour la terminologie et comparaison avec les analyses de Girard (1718), cf. en dernier lieu Swiggers (2008 : 56-58).

(29) Académie 1694 : « *Fureur*. substantif féminin. Rage, Manie, Frenesie. [...] Il se dit aussi D'un violent transport de colere. » ; « *Furie. s. f.* Emportement de colere. [...] se dit aussi du Mouvement violent & impetueux de quelques animaux, & de certaines choses inanimées. ».

Nous retrouvons une situation semblable en ce qui concerne la différence entre les adjectifs *excusable* et *pardonnable* ; Richelet donne la précision suivante :

« *Excusable*, adj. Ce mot se dit des choses & des personnes. [Sa faute n'est pas excusable. *Ablancourt*. Il n'est pas excusable, *Vau. Rem.*] ».

« *Pardonnable*, adj. Ce mot ne se dit que des choses & signifie *qui mérite pardon*. [Crime qui n'est point *pardonnable*. *Ablancourt*. Faute qui n'est point *pardonnable*. *Vau. Rem.*] ».

Là encore, ces deux articles, pour être bien compris, doivent être lus ensemble, à ce détail près, que si *fureur* et *furie* se succédaient au sein du même macro-article, *excusable* et *pardonnable* sont séparés par près de 290 pages. On note, comme dans le cas précédent, que *excusable* n'est pas défini, quant à l'idée principale, ne serait-ce que par explicitation morphologique : « qui peut être excusé », mais qu'il est glosé par une information qui relève de la distribution syntaxique. On comprend, en lisant l'article *pardonnable* que cette information « se dit des choses et des personnes », joue, en quelque sorte, le rôle d'un sème secondaire par rapport à une définition implicite commune aux deux lexèmes synonymes. Il faut ainsi comprendre que ces deux termes signifient globalement la même chose, mais qu'ils se disent d'objets différents. L'explication de cette bizarrerie de rédaction du *Dictionnaire françois* tient encore à un démarquage maladroit de la source, qui n'est indiquée que dans le champ des exemples, alors que l'information empruntée à Vaugelas concerne aussi la connotation. Vaugelas avait en effet noté cette différence d'emploi entre *pardonnable* et *excusable*, que l'un ne s'emploie qu'avec les choses, tandis que l'autre peut se construire avec un animé : « Pardonnable ne se dit iamais des personnes, mais seulement des choses, comme cette faute n'est point pardonnable, & non pas ie ne serois pas pardonnable. Excusable, se dit & des personnes & des choses, comme vous n'etes pas excusable, & c'est vne faute qui n'est pas excusable » (1647 : 567). On notera avec un certain intérêt que cette différence d'emploi entre *pardonnable* et *excusable* est passée dans le dictionnaire académique, où elle reste d'ailleurs implicite (comme d'ailleurs chez Furetière), le contraste ne pouvant se déduire que de la mise en contexte des lexèmes dans le champ des exemples.

DAF 1694 : « Pardonnable. adj. de tout genre. Qui merite d'estre pardonné, d'estre excusé. *Une offense, une faute pardonnable. cela n'est pas pardonnable à un homme aussi sage que luy. cela n'est pas pardonnable à vostre âge, à l'âge où vous estes* ».

DAF 1694 : « Excusable. adj. v. de tout genre. Qui peut estre excusé, qui est digne d'excuse. *Il est bien excusable. il est fort excusable d'avoir fait cela. cette faute n'est pas excusable* ».

Sous *pardonnable*, l'adjectif ne s'applique qu'à des substantifs « choses » : *offense, faute*, alors que sous *excusable* l'attribut est soit un animé (*il est*) soit une chose (*cette faute*). On est donc amené à parler de « synonymie contrastive implicite », dans l'Académie comme dans Furetière, alors que Richelet rend explicitement l'opposition signalée par Vaugelas, la source commune des trois dictionnaires⁽³⁰⁾. En l'absence de notations du genre de celles que nous venons de voir, les différences sémantiques entre termes quasi-synonymes sont parfois

(30) Littré cite au moins un exemple de Massillon où *pardonnable* se dit d'une personne : « Ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature ».

difficiles à mettre en évidence, mais la comparaison avec un autre dictionnaire permet parfois d'isoler des traits sémiques permettant de différencier des synonymes.

Dans d'autres cas, Richelet note explicitement les différences de contexte d'emploi de lexèmes qui pouvaient passer pour synonymes au XVII^e siècle. Mais, ce faisant, il lui arrive d'oublier de définir les mots ainsi distingués. C'est le cas en ce qui concerne *terroir* / *terrein* / *territoire* :

« *Terrein*, ou *terrain*, *s. m.* Ce mot se dit de la terre entant qu'il s'agit de fortification. *Vau. Rem.* Il se dit aussi en parlant de combat. [.../] »

« *Territoire*, *s. m.* Ce mot se dit entant qu'il s'agit de juridiction. *Vau. Rem.* C'est l'étenduë de la juridiction d'un Juge. C'est le ressort d'un Juge. [.../] »

« *Terroir*, *s. m.* Ce mot se dit de la terre entant qu'elle produit des fruits. *Vau. Rem.*[...] ».

La source ici est clairement indiquée : Richelet intègre encore une fois les informations tirées d'une *Remarque* de Vaugelas (1647 : 74-75) :

« Ces trois mots si approchans l'un de l'autre [...] ont neantmoins vn vsage si different, qu'on ne peut dire l'un pour l'autre sans faillir. [...]. *Terroir* se dit de la terre, en tant qu'elle produit les fruits ; *territoire*, en tant qu'il s'agit de Jurisdiction, & *terrein*, en tant qu'il s'agit de fortification. Le laboureur parle du *terroir*, le Iuriconsulte du *territoire*, & le soldat, ou l'Ingenieur du *terrein* ».

Comme dans les cas évoqués plus haut, les trois articles de Richelet, dispersés au sein de la microstructure, fonctionnent ensemble : ils forment un système. Ces trois mots se définissent, mutuellement, par le contraste de leurs différences respectives et non par une définition explicite de l'« idée générale ». La différence, de nature toute pragmatique, des domaines d'emploi (agriculture, droit, poliorcétique) permet de construire une axiologie paradigmatique, ces termes cessant alors d'être interchangeables.

Dans tous les cas que nous venons de voir, Richelet suit assez fidèlement les nuances proposées par Vaugelas. Mais ce n'est pas toujours le cas, loin s'en faut, et il n'est pas rare que le *Dictionnaire françoistienne* plutôt compte des critiques qui ont été émises contre les avis de Vaugelas, notamment par Bouhours. Nous citerons pour finir un tel exemple où une différence sémantique proposée par Vaugelas n'a pas été intégrée dans le texte du dictionnaire.

Se penchant sur les mots *incendie* et *embrasement*, Vaugelas avait noté que le mot *incendie* ne se trouve ni dans les écrits du Cardinal du Perron, ni dans ceux de M. Coëffeteau, mais qu'il était devenu usuel au moment où il rédige ses *Remarques* (« mais aujourd'hui incendie s'est rendu familier, & les bons Escriuains se seruent indifferement de l'un & de l'autre »), il propose donc une différence sémantique entre ces deux synonymes (1647 : 126-127) :

« [...] j'ay appris d'un des Oracles de nostre langue [Chapelain], qu'il y a cette difference entre *incendie* & *embrasement*, qu'*incendie* se dit proprement d'un feu qui a esté mis à dessein, & *embrasement* conuient mieux au feu qui a esté mis par cas fortuit, que l'on ne nommeroit pas si proprement *incendie*. Cette difference est tres-delicate & tres-vraye ».

Bouhours, dans ses *Remarques nouvelles*, observe pour sa part que ces deux termes sont désormais strictement synonymes (1675 : 525) :

« *Incendie* est maintenant aussi usité qu'*embrasement*. *Incendie* se met d'ordinaire sans régime ; *il y a eû cette nuit un incendie* [...] *on n'a jamais veû un plus grand incendie*. *Embrasement* a d'ordinaire un régime, *l'embrasement de Troye, l'embrasement du Palais*. La différence tirée du cas fortuit que M. de Vaugelas rapporte d'un des oracles de nostre langue, ne subsiste plus : car on dit *incendie & embrasement, d'un feu qui a esté mis à dessein, ou par hazard* ».

Richelet va construire son propre article *incendie* à partir du texte de Bouhours, et non à partir de celui de Vaugelas : cela est clairement établi par les passages empruntés au texte des *Remarques nouvelles*, que nous avons soulignés, et qui se retrouvent dans le *Dictionnaire françois* :

« *Incendie, s. m. Feu qui a été mis à dessein. Le mot d'incendie se met d'ordinaire sans regime. [On n'a jamais vu un plus-grand incendie. Il y a eu cette nuit un incendie en nos cartiers.]* ».

« *Embrasement, s. m. Incendie. [L'embrasement de Troie est fameux.]* ».

Mais on constate, en rapprochant les articles *incendie* et *embrasement*, que le texte de Richelet est ambigu, dans la mesure où il est, en quelque sorte, à cheval entre la position de Vaugelas et celle de Bouhours. On ne sait, en effet, si la définition de Richelet pour *incendie* « Feu qui a été mis à dessein » doit être référée à Vaugelas ou à Bouhours. Dans le premier cas, elle est spécifique à *incendie*, mais on ne comprend pas qu'*embrasement* soit glosé simplement par *incendie*, et non défini comme « feu qui a esté mis par cas fortuit » ; dans le cas où c'est Bouhours qui sert de référence, on ne comprend pas que la définition d'*incendie* ne soit pas plus complète, en reprenant le second membre de phrase du Jésuite « feu qui a esté mis à dessein, ou par hazard », ce qui serait légitime, s'il n'y a pas de distinction sensible entre *incendie* et *embrasement* quant à l'origine du feu. La seule différence retenue par Bouhours est celle de la complémentation possible du mot *embrasement*, alors qu'*incendie* « se met ordinairement sans régime », membre de phrase que Richelet emprunte aussi à Bouhours. L'information métalinguistique de Richelet est donc très implicite : *embrasement* est légitimement glosé par *incendie*, puisque l'« idée principale » est la même, d'après Bouhours, mais il faut rapprocher les deux articles et observer les exemples pour comprendre que l'un des termes peut recevoir un complément (*embrasement de Troie*) tandis que l'autre est normalement employé sans régime⁽³¹⁾.

Conclusion

Il nous semble légitime de conclure cette trop rapide enquête en relativisant l'affirmation de Girard qui assurait (1718 : xix-xx) : « Je n'ai copié personne, je ne crois pas même qu'il y ait encore eû personne à copier sur cette matiere : le sujet est tout neuf ; & j'ai tâché de le traiter d'une maniere nouvelle ». Girard n'avait sans doute pas tort d'être fier de son ouvrage sur la *Justesse de la langue*, mais on doit à la *justice* de dire que le chemin avait commencé d'être frayé avant lui, depuis au moins le début du XVII^e siècle.

(31) L'Académie (1694) ne cautionne pas cette différence par la construction : « Incendie. s. m. Grand embrasement. *Furieux incendie. horrible incendie. l'incendie d'un Temple, d'un Palais, d'une ville. esteindre, appaiser, arrester l'incendie.* » ; « Embrasement. s. m. v. Grand incendie. *L'embrasement de Troye.* ».

Il importe surtout de replacer l'évolution conceptuelle et pragmatique à l'égard des synonymes, dans un mouvement d'idée plus large, qui traverse l'ensemble du siècle classique. Au-delà, en effet, du débat sur les binômes synonymiques, et derrière les prises de positions divergentes des uns et des autres, c'est culturellement le positionnement de la langue française à l'égard des langues classiques qui est en jeu. Une des conséquences linguistiques de la reconnaissance de dignité du français se marque par l'autonomie des faits de langue par rapport à une perception rhétorique plus globalisante, alors remise en cause. Le délaissement du modèle rhétorique latin, l'abandon de l'itération synonymique qui en résulte, induisent un questionnement sur la nature et sur l'existence, en langue, des lexèmes synonymes. L'une des façons de sauver la richesse lexicale que représentaient les synonymes, fut d'établir des différences sémiques entre des termes sémantiquement proches. Pour des raisons opposées, Ménage, Bouhours et d'autres travaillèrent au processus de désambiguïsation des synonymes, et ouvrirent la voie de cette « clarté oppositive » (Berlan 1999 : 51-52), qui caractérisera la démarche des synonymistes du XVIII^e siècle. Les trois dictionnaires monolingues de la fin du siècle enregistrèrent progressivement les apports des remarqueurs, mais seule l'Académie atteste de la non-existence des synonymes parfaits. Girard pouvait paraître *enfin*.

Références bibliographiques

Sources primaires

- ACADÉMIE FRANÇAISE (1694) : *Le Dictionnaire de l'Académie françoise*. Paris : Vve J.-B. Coignard & J.-B. Coignard. (2 vols in-f°).
- (1718) : *Nouveau Dictionnaire de l'Académie Française*. Paris : J.-B. Coignard. (2 vols in-f°).
- [ANDRY DE BOISREGARD, Nicolas] (1689) : *Reflexions sur l'Usage present de la Langue Françoise, ou remarques nouvelles et critiques touchant la politesse du Langage*. Paris, Laurent d'Houry.
- [BOUHOURS, D.] (1671) : *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugene*. Paris : S. Mabre-Cramoisy.
- (1674) : *Doutes sur la langue françoise proposez à Messieurs de l'Académie françoise par un gentilhomme de province*. Paris : S. Mabre-Cramoisy.
- (1675) : *Remarques nouvelles sur la langue françoise*. Paris : S. Mabre-Cramoisy.
- (1692) : *Suite des Remarques nouvelles sur la langue françoise*. Paris : G. & L. Josse.
- DAIRE, Louis-François (1759) : *Les Épithètes françoises rangées sous les substantifs [...]*. Lyon, Pierre Bruyset Ponthus.

- DEIMIER, Pierre de (1610) : *L'Academie de l'Art poetique : où par amplex raisons demonstrations, nouvelles recherches, examinations & autoritez d'exemples, sont vivement esclairsis & deduits les moyens par où l'on peut parvenir à la vraye & parfaicte connoissance de la poesie françoise : oeuvre non moins exacte & requisite*. J. de Bordeaulx,
- GIRARD, Gabriel (1718) : *La justesse de la langue françoise ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*. Paris, Laurent d'Houry.
- LA PORTE, Maurice (1571¹) : *Les Epithetes*. Paris, G. Buon.
- MALHERBE, François de (1862) : *Commentaire sur Desportes*, in : *Œuvres de Malherbe, recueillies et annotées par M. L. Lalanne*. Paris, Hachette. (tome IV).
- MÉNAGE, Gilles (1672) : *Observations de Monsieur Ménage sur la langue françoise*. Paris : Cl. Barbin.
- (1675) : *Observations de Monsieur Ménage sur la langue françoise*. Paris : Cl. Barbin.
- (1676) : *Observations de Monsieur Ménage sur la langue françoise. Seconde Partie*. Paris : Cl. Barbin.
- MÉRÉ, A. GOMBAUD DE (1930) : *Œuvres complètes*. Ch.-H. BOUDHORS éd. Paris : Fernand Roches. (tome 1).
- MONTMÉRAN, Antoine de (1645¹) : *Synonymes et épithetes françoises*. Paris J. Le Bouc.
- RICHELET, P. (1680. *Dictionnaire François, contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la Langue françoise : [...]*. Genève : Jean Herman Widerhold.
- (2001) : Édition électronique : édition établie et présentée par G. Petrequin. In : *Le grand Atelier historique de la Langue française*. Marsanne : Redon.
- STREICHER, Jeanne (1936) (éd.) : *Commentaires sur les Remarques de Vaugelas par La Mothe le Vayer, Sicipion Dupleix, Ménage, Bouhours, Conrart, Chapelain, Patru, Th. Corneille, Cassagne, Andry de Boisregard et l'Académie française*, édition par J. Streicher. Paris : (s.n. [= Droz]).
- VAUGELAS, Claude, FAVRE DE (1647) : *Remarques sur la langue françoise vtils à ceux qui veulent bien parler et bien escrire*. Paris : Veuve J. Camusat et P. Le Petit.

Sources secondaires

- ADAMO, Maria-Gabriella (2007) : « En marge d'une réédition de *La Justesse de la langue françoise* de l'Abbé Girard (1718) ». *Le français moderne*. 2007/1. 15-40.
- BALDINGER, Kurt (1968) : « La synonymie — problème sémantique et stylistique », in *Problem der Semantik*, ZFSL. Beiheft I, 41-61.
- BERLAN, Françoise (1981) : « Traités de synonymie de Girard (1718) à Lafaye (1858) : constantes et ambiguïtés ». *Le français moderne*. 49/4. 299-320.
- (1985) : « *Les Épithetes françoises* du R. P. Daire : stéréotypes culturelles et conventions sociales. ». *Mélanges Larthomas*. 23-36.
- (1999) : « Synonymistes et écrivains au XVIII^e siècle : de la clarté oppositive au lyrisme accumulatif ». *L'Information grammaticale*. 82, 51-61.
- BRUNOT, Ferdinand (1891 [1969]) : *La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*. Paris, Armand Colin.
- BURIDANT, Claude (1980) : *Les Binômes synonymiques : esquisse d'une histoire*

des couples de synonymes du moyen âge au XVII^e siècle. In : « Bulletin du Centre d'Analyse du discours », Université de Lille III, Presses universitaires de Lille, n° 4.5-79.

- CHEVALIER, Jean-Claude (1971) : « Note sur la notion de synonymie chez trois grammairiens des XVII^e et XVIII^e siècles ». *Langage* 24. 40-47.
- FUCHS, Catherine (1979) : « La synonymie dans les *Remarques* de Vaugelas (1647) : Théorie explicite et conceptions implicites ». *Historiographia Linguistica* VI :3. 285-293.
- HAUSMANN, Franz Joseph (1982) : « Kollokationswörterbücher des Lateinischen und Französischen im 16. und 17. Jahrhundert ». in : *Romania historica et Romania hodierna. Festschrift für Olaf Deutschmann*. Wunderli, P., Müller, W. (eds.). Frankfurt a. Main, Bern. 183-199.
- LECLERCQ, Odile (2008) : « Pratiques synonymiques et régulation du sens lexical aux XVI^e et XVII^e siècles ». *Cahiers de Lexicologie*. 92/1, 13-29.
- LORIAN, Alexandre (1973) : *Tendances stylistiques dans la prose narrative française du XVI^e siècle*. Paris, Klincksieck.
- PETREQUIN, Gilles (2009) : *Le Dictionnaire français de P. Richelet (Genève, 1679/1680). Étude de métalexicographie historique*. Peeters, Leuven. (sous presse).
- SIOUFFI, Gilles (2008) : « Du syntagme au paradigme : autour de la synonymie chez D. Bouhours ». *Cahiers de Lexicologie*. 92/1, 31-50.
- SWIGGERS, Pierre (2008) : « L'économie (interne) de la synonymie : valeur et prix des mots chez Girard ». *Cahiers de Lexicologie*. 92/1, 51-68.
- WILLEMS, Martine (2003) : « Les binômes synonymiques au XIV^e et au XVI^e s. Étude comparée d'un procédé traductif et stylistique dans deux états d'un même texte ». In : *Actas del XXIII Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románica* (Salamanca, 24-30 Septiembre 2001). Tübingen, Max Niemeyer. Vol. IV, 415-29. 2003.